

Stupéfiant comme le sable pouvait être mou, glissant, insaisissable ! Yassîr se redressa face à cette nature qui s'acharnait de toute évidence contre lui. Il donna, comme si ce simple geste pouvait à lui seul rejeter l'obstacle, un coup de pied pesant dans une dune aussi grosse qu'une montagne. Un torrent de sable s'engouffra alors dans ses baskets à peine lacées et lui donna l'impression d'avoir une paire de chaussettes supplémentaire. Le jeune homme sentait qu'escalader cette dune ne serait pas facile. Pour s'y préparer, il sortit la bouteille d'eau de son sac à dos et après avoir contrôlé le niveau, préleva une maigre gorgée. Saloperie de désert ! pensa-t-il. Pourquoi avoir accepté de venir dans ce foutu pays ? En fait, il n'avait pas véritablement eu le choix. Son grand-père avait même mis la main à la poche, sacrifiant une bonne partie de sa maigre retraite pour un vol immédiat et sur ligne régulière. Son père, quant à lui, était chargé de le convoier jusqu'à l'aéroport. Il n'avait pas desserré les dents du voyage, tout juste lâché avant qu'Yassîr n'embarque :

- Inutile de revenir. Fais-toi oublier c'est tout.

Trois heures plus tard, Yassîr se retrouvait au bled. Lui qui avait toujours pensé que son bled à lui, c'était la cité des fleurs à Nanterre...

À son arrivée à Marrakech, il s'était très vite fait alpagner par des fourgues en tout genre. C'était pourtant du sang arabe qui coulait dans ses veines. Mais systématiquement, dès qu'un marocain l'abordait, c'était pour lui parler en français et tenter de lui vendre quelque chose. Yassîr ne connaissait pas un mot d'arabe, c'était un fait, mais eux, comment pouvaient-ils savoir qu'il était un bon français issu de la troisième génération ? Dégoûté il ne répondait à ces attaques que par des grognements qu'il souhaitait, agressifs pour les uns, décourageants pour les autres. Il n'empêche, il n'en revenait pas. Lui, qui était considéré comme un beur en banlieue, n'était ici qu'un vulgaire touriste. Il en était singulièrement vexé. Comme les Français, les Marocains, tous les Marocains, étaient des cons. Il l'avait bien fait sentir au loueur de voitures à Marrakech. L'autre arnaqueur avait pourtant gardé le sourire, faisant mine de ne pas comprendre les insultes. C'était peut-être le cas. Yassîr, survolté, avait beaucoup forcé sur le verlan et autre inflexion des cités. Deux jours de route pour se passer les nerfs et le petit 4x4 ainsi loué avait fini lamentablement ensablé.

Loin de le dégriser, l'incident l'avait conforté dans l'irréremédiable incompréhension qui existait entre lui et ce pays. Il avait commencé à désensabler le véhicule pour très vite capituler. Le dernier coup de pelle avait été pour la voiture. Et c'est en repensant au loueur et à son sourire crispant qu'il s'était ensuite acharné sur le levier de commande des quatre roues motrices. Le crabot s'était édenté un temps, puis, après un superbe craquement, s'était tu, bloquant définitivement le moteur. Le calme abrupt qui s'en suivit avait obsédé Yassîr de longues secondes. Il avait alors éprouvé le besoin de combler ce vide par un puissant hurlement.

Ayant franchi depuis longtemps les portes du désert sans autre but que de fuir les autres, tous les autres, Yassîr était obligé de se rendre à l'évidence : la vague piste empruntée au début s'était vite transformée en authentique néant routier. Le désert, à l'écoute de ses envies de solitude, s'était d'abord ouvert, le laissant pénétrer profondément à la recherche d'un éventuel répit, puis s'était

refermé vicieusement derrière lui. Conformément à son souhait, il était désormais seul, désespérément seul. Son départ de Marrakech la veille lui revint en mémoire : il était censé rejoindre la famille, ou du moins de vagues cousins vivant sur la côte, à Safi. Stimulé par sa misanthropie viscérale, il avait finalement pris la direction opposée, et tracé vers Zagora. Mais maintenant, il refusait de payer son inconséquence et commençait à réaliser que l'existence, bien revancharde, pouvait parfois prendre une drôle de tournure. Il avait fui un règlement de compte sordide, une France ingrate qui le rejetait, pour se retrouver dans un pays qu'il ne comprenait pas et qui le lui rendait bien. Lui, le petit délinquant qui estimait du haut de ses dix-neuf ans que seuls ses ennemis pouvaient codifier sa vie et donc sa mort, pressentait désormais qu'à défaut d'un duel mythique, il pouvait finir simplement les os blanchis au soleil.

Dur pour l'ego des durs. Cette perspective le sortit enfin de sa torpeur. Il cherchait désormais à contourner la dune pour retrouver une route et sa rassurante civilité. La pente plus loin lui sembla plus douce. Parvenu à cet endroit, il se mit à escalader bêtement ce qu'il prenait pour un raccourci. Le sable au fur et à mesure de sa progression, s'effondrait inexorablement. C'était comme escalader l'étroit passage d'un monumental sablier. Il renfrogna une longue plainte et c'est, le genou au sol, la main en godet qu'Yassîr s'échoua au sommet.

Joue et lèvres encroûtées par le sable, il mit un certain temps avant de lever la tête. Sous la dent, la silice mâchée résonna longtemps dans sa tête avant qu'il ne se décide à cracher. L'immensité devant lui, bien plus sûrement que ne l'aurait fait la piqûre d'un scorpion, tétanisa ses dernières forces... Un bac à sable sans fin. Voilà ce qu'il avait devant lui.

Un beur de banlieue qui découvrait la terre de ses ancêtres et qui allait crever là comme un con parce qu'il ne retrouvait plus cette putain de route. Derrière lui, la voiture, les traces de son anarchique progression et le désert. Devant, toujours le même désert.

À regarder au loin, il faillit ne pas voir le campement : une simple tache sombre, au pied de la dune. La tente caméléon, faite d'un épais tissu grossier, était entourée d'une multitude de dromadaires. Yassîr n'y vit tout d'abord qu'un vulgaire abri bancal et sans grâce. Un frisson le parcourut lorsqu'il réalisa que cela représentait aussi son salut. À bien regarder, il ne relevait qu'une seule silhouette humaine, debout, face à un gros paquet de linge blanc. En voyant le trou un peu plus loin, il comprit...

Amazigh avait juste eu le temps de commencer les supplications : *Allâh-um-maghfir li-yal-kathira...* Et Tasnim était mort... un dernier soupir et il était parti. Amazigh ne comprenait toujours pas ce qui était arrivé. Tout s'était passé si soudainement. Son ami en tête de caravane, invoquant un léger malaise, avait stoppé sa monture.

À la grande stupeur d'Amazigh, Tasnim s'était révélé plus pâle que les fesses d'un blanc. Pas de doute, il était habité par une fièvre maligne. Amazigh avait fait très vite pour monter l'abri et préparer du thé que ni lui, ni son ami n'avaient eu le temps de boire. Tasnim, de plus en plus faible, s'était mis tout à coup à transpirer des gouttes noires et grosses comme des mouches. Ensuite, pris d'affreux tremblements, il avait souhaité s'allonger et qu'Amazigh lui récite le Verset 54 de la Sourate al-A'râf.

Amazigh ne connaissait pas cette sourate. Il s'en était excusé auprès de son ami. Les remontrances

qu'il essayait habituellement pour apathie religieuse étaient violentes. Cette fois-ci, elles furent, par leur faiblesse et leur indulgence, touchantes et affectueuses. Alors, Tasnim, sentant ses forces définitivement l'abandonner, avait tragiquement réclamé les dernières supplications.

Creuser le tombeau dans le sable fut un travail laborieux. Amazigh l'avait fait profond, pour qu'aucune bête ne puisse déterrer le corps. Par respect pour son ancien compagnon, il avait fait énormément d'efforts pour se conformer au mieux au rituel. Il n'avait ni feuilles de baie ni camphre. C'est donc avec un peu d'eau pure, prélevée parcimonieusement dans une gourde, qu'il lava le mort. Ne pouvant pratiquer le hunût faute de camphre, il faillit utiliser de l'ambre gris pour l'embaumement, mais, ne sachant plus très bien si cela était autorisé, s'en abstint. Après avoir enveloppé le corps des trois pièces de tissu précédemment découpées dans une longue étoffe blanche, Amazigh éleva les mains jusqu'aux oreilles et s'apprêta à réciter le premier takbîr. C'est à ce moment-là qu'il vit la silhouette sur la dune. Il n'en fut pas surpris outre mesure. Il avait entendu, quelque temps auparavant, le bruit d'un moteur fatigué. Tasnim aurait été heureux de voir que son enterrement se faisait en assemblée. Amazigh s'appliqua d'autant plus qu'il n'était plus seul et s'abandonna dans un récitatif qu'il voulut consciencieux et le plus proche possible du désir de son ami.

Yassîr du haut de son perchoir écoutait la voix rauque, très impressionnante qui psalmodiait dans cette langue qu'il ne comprenait pas :

- "*Allâh-umma-aghfir li-hâthâ-l-a-Mayyet...*"

Alors qu'il regardait l'homme déposer le corps dans son tombeau, Yassîr se souvint d'avoir entendu gamin, lorsqu'il ne s'était pas encore exclu de la famille, son grand-père parler de l'importance de la position du corps : le corps du mort sur le côté droit, regard vers la qiblah, autrement dit la Mecque. Quelques mots d'arabe ressurgir de son passé d'enfant comme : *Isma' ifham Yâ* ; sans savoir à quoi cela correspondait, il était certain que le rapport avec les morts n'était pas loin. Le jeune homme attendit respectueusement que la cérémonie soit terminée pour descendre.

Le nomade qui lui faisait face le dépassait d'au moins une tête. Malgré la chaleur, il était vêtu d'un burnous épais, la tête ceinte par un immense turban blanc. Le vent et le sable avaient gravé d'innombrables rigoles sur son visage cuivré par le soleil. Cet homme n'avait pas d'âge. Seuls ses yeux perçants, aux iris noirs, cernés d'un blanc pur, semblaient dire : " Ici, dans le désert, l'âge n'a pas d'importance, seule compte la vitalité." Yassîr impressionné bredouilla un confus :

- Salut man !

Auquel répondit l'hôte par un simple et réactif :

- *Malekoumsalam.*

Suivirent les présentations d'usage. lorsque ce fut le tour d'Amazigh : il se désigna du doigt et prononça les seuls mots de français qu'il connaissait :

- Homme libre.

Feu Tasnim avait bien tenté à plusieurs reprises, lors de leurs longues veillées dans le désert, de lui apprendre le Français aidé de vieux livres d'école. Amazigh n'avait fait aucun effort. Le peu qui avait réussi à traverser son turban et effleurer sa conscience s'était évaporé aussi sec. Cela ne

l'intéressait pas. Son ami Tasnim l'avait trouvé très mauvais élève et même si en matière de religion c'était pire, il l'avait longuement fustigé, le traitant de bourricot inculte. Amazigh était convaincu que la sagesse ne se limitait pas à devenir un grand lettré, qui plus est, religieusement érudit. Toutes ces années passées dans le désert l'avaient un peu plus rapproché de ce qu'il sentait être profondément sa vérité. Non pas qu'il vît en l'instruction une chose futile, mais la vie lui semblait trop courte pour s'attarder sur tout. Il avait depuis longtemps fait son choix. Amazigh ne signifiait-il pas : homme libre ? Il avait une profonde conscience d'appartenir plus au désert qu'au monde des hommes et à leurs dieux. Autant les cieux constellés d'étoiles le comblaient pour leur utile beauté, autant les villes enflées de la suffisance de milliers d'hommes le terrifiaient pour leurs inévitables pertes. Il percevait d'ailleurs dans l'attitude du jeune homme un malaise de citadin qu'il n'aimait pas. Ce garçon devait avoir une foule de problèmes. Il avait les yeux qui pleuraient de solitude. Des larmes qui, si on n'y prenait garde, à trop couler noyaient les hommes en les emportant loin de leur vie. Les gestes que Yassîr effectuait devant lui et qui étaient censés remplacer les mots pour mieux raconter ses mésaventures étaient nombreux et désordonnés, mais compréhensibles. Ce jeune garçon avait grand besoin de retrouver le pas de sa propre existence. Amazigh, tout en buvant lentement son thé par petites sucions, l'observait avec indulgence. Tasnim mort, impossible de continuer seul. Ce garçon était la providence. Où comme aurait estimé Tasnim : un don d'Allah. La nuit allait tomber. Ils ne partiraient que demain. De toute façon, il restait à Amazigh, pour que son vieil ami repose en paix, à faire la prière de wahchah.

Yassîr fut convaincu que le nomade avait saisi l'urgence de le ramener en ville. Peut-être l'aiderait-il à trouver une dépanneuse. Le bonhomme était toujours aussi impressionnant et le thé qu'il lui avait offert, bien que brûlant, était bon et désaltérant. Contrairement à lui, trois gestes suffirent à Amazigh pour s'exprimer. Ils ne partiraient qu'à l'aube. Décision apparemment sans appel.

Yassîr eut du mal à trouver le sommeil. Il ne savait pas si la cause était la proximité d'un mort ou bien cette longue litanie coranique récitée par Amazigh au cœur de la nuit, mais les longues minutes précédant son sommeil lui permirent de s'effrayer un peu plus de cette étonnante rencontre. Cet « homme libre » devait être un fervent croyant. Il devait y puiser une sacrée raison de vivre. Puis il s'endormit, envahi par un sentiment mêlé de respect et de crainte.

Le réveil se fit bien avant l'apparition du soleil. Yassîr, pressé de retrouver la civilisation, aida sans compter et avec beaucoup d'entrain Amazigh à lever le camp. Lorsque, puissamment propulsé par le nomade, il se retrouva juché sur un dromadaire, il n'eut pas l'indécence de se comparer à Lawrence d'Arabie, mais se sentit rapidement à l'aise, comme à sa place. Équipé astucieusement par Amazigh d'un long turban blanc, une petite pointe de fierté avait même fini par naître en lui. Aux Pâquerettes, à Nanterre, il aurait au moins une anecdote à narrer à ses abrutis de potes : la recherche d'un garage à dos de chameau, pas de doute, ça les ferait marrer.

Amazigh ébranla la caravane d'un jappement autoritaire. Le dernier coup d'oeil qu'il jeta à Yassîr le rassura. Le gamin ne s'en sortait pas trop mal. Il valait mieux. Ils allaient traverser une bonne partie du désert et plusieurs semaines seraient nécessaires. Si tout se passait bien, la livraison du troupeau se ferait en temps et en heure.

Amazigh était confiant, Yassîr ne voulait-il pas dire "facile à vivre" ?